On a vu

Bruce **Clarke**

"La mémoire est **primordiale**"

© DR

Bruce Clarke vient d'illustrer la couverture du livre posthume de Mongo Béti. Artiste plasticien de parents sud-africains exilés en Angleterre, il n'est pas isolé du contexte socio-politique qui l'entoure. Ce qui explique que sa démarche de plasticien soit un engagement et un commentaire critique sur le monde. Sa peinture évoque la situation du monde dans lequel il travaille. Ancien secrétaire général du mouvement anti-apartheid en France, il se bat pour la sauvegarde de la mémoire des peuples sud-africains et rwandais. Son œuvre est un travail de mémoire et de combat afin que les mots et les images aient un sens que l'on doit respecter. Discussion avec un citoyen du monde.

Vous êtes né en Angleterre. Vous sentez-vous sud-africain ?

C'est une question difficile pour moi. Je suis né en Angleterre de parents blancs en exil. J'ai des amis qui ont la même histoire que moi sauf qu'ils sont noirs. Quand on naît avec la peau noire en Europe, on nous le dit tout le temps. Donc ils portent l'identité de leur pays. Moi, étant blanc, je peux passer pour un anglais aussi. Il n'y a pas de différence au niveau de la peau. Je n'ai jamais été confronté à ce phénomène où on me disait que je venais d'ailleurs même si c'était vrai. Il y a cette question qui a toujours été ambiguë pour moi. On peut dire que je suis moins sud-africain qu'un noir né en exil. Je ne me sens pas sud africain parce que c'est un pays que j'ai connu à l'âge adulte. Je ne mes sens pas forcément anglais ou français non plus. Je n'aime pas l'identification facile avec un pays. Mais j'ai de forts engagements avec l'Afrique du sud.

C'est votre histoire qui fait que vous utilisez l'art comme un élément de combat ?

C'est un engagement au-delà de mon histoire personnelle. Cette histoire personnelle fait que je suis toujours très engagé par rapport à l'Afrique du sud. Aussi bien dans la lutte contre l'apartheid que dans la reconstruction de la nouvelle définition d'une identité. En ce moment, je travaille sur une exposition avec des artistes sud-africains qui s'appelle "des arts de la résistance vers les arts de la coexistence." C'est le changement depuis la fin de l'apartheid. Une autre raison à cet engagement, c'est que le monde de l'art est trop fermé. Je veux parler de choses importantes parce que la vie se passe ailleurs. Quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité vit hors de l'occident. C'est grâce ou à cause de la situation en Afrique du sud que je me suis intéressé au Rwanda où on savait qu'un génocide s'organisait. La question était de savoir comment mobiliser contre un génocide déclaré et organisé. Après les événements, on s'est organisés pour la construction de la mémoire au Rwanda. J'ai été amené à concevoir un projet qui s'appelle "le jardin de la mémoire" qui est une œuvre d'art pour commémorer les victimes du génocide qu'on ne doit pas oublier. Il faut toujours faire un travail de mémoire afin de laisser des repères aux autres

Etes-vous un gardien de la mémoire, quelqu'un qui se bat contre l'oubli ?

Un peu des deux. Je me bats pour sauvegarder des traces. Car, sans mémoire, on n'a pas d'avenir. La mémoire est primordiale. Ce n'est pas une mémoire nostalgique. Chez moi, elle est tournée vers l'avenir. La mémoire du passé doit servir le présent et le futur.

Votre technique de travail lutte contre le silence de la presse...

Oui. Vous disiez tout à l'heure que mes œuvres ont des titres lourds de sens, surprenants. Ma réponse est qu'il y a des titres qui sont banalisés tant qu'ils restent dans les journaux. Ils peuvent être très importants ou ridicules. Peu importe le sens mais ce sont des écrits banalisés parce qu'ils sont noyés dans la masse des mots qui les entourent. Ce que je veux dire dans mon travail, c'est que les mots ont un sens. Donc, quand on dit ou écrit quelque chose, on doit respecter le sens des mots. Puisque nous vivons dans un monde de l'hyper communication, il faut qu'on soit de plus en plus vigilent à ce qu'on nous dit, ce qu'on lit, ce qu'on entend. Il faut avoir l'esprit critique.

Donc, il faut essayer de décrypter cette information en y réfléchissant. C'est le même travail pour les images.

Comment aimeriez qu'on lise vos tableaux ?

Je pense qu'il faut voir mon travail dans un contexte qui n'est pas celui qui l'entoure. Lorsqu'on voit un tableau dans une galerie, pour moi, ce n'est pas son contexte. C'est juste un lieu opportun pour l'exposer parce qu'on fait les tableaux pour les galeries malheureusement. Je crois qu'il faut essayer de réfléchir à mon travail par rapport à ce qui se passe dans le monde aujourd'hui. C'est ça le contexte. Il y a toujours un rapport avec un événement, avec le monde contemporain. Même si aussi bien les mots que les images paraissent ambigus, d'abord, c'est parce que je le fais exprès mais, c'est aussi parce que je veux laisser un espace pour que celui qui regarde, place l'œuvre dans son propre contexte ainsi que dans un contexte d'histoire contemporaine pour lui donner du sens. Parce que ce n'est pas que mon sens qui compte, c'est aussi le sens que lui donne le spectateur.

AD

l'Atelier 20 rue Biesta, 77290 Mitry-Mory Tél. : 01 64 27 13 94

Agenda

Africa Urbis,
Musée des Arts Derniers
Du 19 mai au 31 juillet
105 rue Mademoiselle
Paris 75015
Tel 01 44 49 95 70

et l'installation du Jardin de la Mémoire sur le genocide des Tutsi au Rwanda du 11 mai au 4 juin